PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.

	Un An.	6 Mois.	3 Mois	1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS	$12.00	$6.00	$3.00	$1.00
POUR L'ETRANGER	$15.15	$7.55	$3.75	$1.30

Les abonnements se soldent invariablement d'avance

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.

	Un An	6 Mois.	4 mois.	3 Mois
POUR LES ETATS-UNIS	$3.00	$1.50	$1.00	75 cts
POUR L'ETRANGER	$4.00	$2.05	$1.35	$1.05

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE. — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827 — NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI, 17 AOUT 1907 — 80ème Année

Tasse de thé chez Mme Adam

Prendre le premier chemin à gauche en sortant de la gare de Gif, traverser le passage à niveau, prendre le premier chemin à droite, contourner le mur de l'abbaye, jusqu'à ce qu'on trouve une porte grise dans un bâtiment en saillie. Ambassadeurs, hommes politiques, gens de lettres éminents et artistes de choix ont suivi ce chemin. C'est une grâce de notre profession de pouvoir, en curieux, suivre de glorieuses routes. Tout cela pour vous dire que j'ai été voir hier Mme Adam et que je l'ai trouvée prenant le frais sous les ruines tout à fait romantiques d'une vieille abbaye couverte de lierre.

—Je vous vois venir, me dit-elle aussitôt, vous allez me demander un article pour le "Gaulois." Quel sujet ?

—Le sujet ? Ma foi, je l'ai oublié dans le train. D'ailleurs, il fait ici si bon et calme, ce lierre est si frais et cette vallée que l'on aperçoit en bas ressemble si fort à un petit joujou suisse que, déjà, me croyant en vacances, je me sens résolu à garder pour moi seul le charme du paysage et la bienveillance de l'accueil.

—Ce n'est pas sérieux. Prenez cette tasse de thé et veuillez considérer avec moi l'état où a conduit notre pays une politique intérieure et extérieure doublement néfaste. Vous aurez ainsi un article à double compartiment qu'il vous sera loisible de terminer par quelques considérations générales en forme de pronostics. Est-ce bien ainsi ?

—Madame, cela me paraît parfait.

—D'abord, êtes-vous républicain?

Attentif à manger le plus vite possible beaucoup de petits gâteaux, d'un signe de tête énergique je marquai mon dégoût pour cette forme de gouvernement.

—Eh bien, moi, je suis restée républicaine malgré la république, cela vous étonne?

—Du tout, ce n'est pas parce qu'on a mal dîné dans une maison qu'il n'y faut point revenir. Il est sage cependant d'attendre que les gens aient changé de cuisinière.

—La responsabilité de ce qui arrive, croyez moi, est l'œuvre de mes anciens amis politiques ; tout le mal dont souffre notre pays est dans la politique opportuniste, c'est l'aveugle politique opportuniste qui l'a causé. Ils n'ont pas su, mes amis, mettre en pratique ce précepte pourtant fondamental qui interdit, lorsqu'on est au pouvoir, de faire usage des armes bonnes seulement dans les combats. Tant que l'opportunisme a été l'opposition, tant qu'il a combattu contre le gouvernement du 24 et du 16 mai, sa tactique a été parfaite comme notre union merveilleuse : profiter sans pitié des fautes de l'adversaire, l'attendre à tous les tournants de la politique et le fusiller à bout portant, le harceler sans cesse pour porter en ses rangs la désorganisation morale et la destruction matérielle, c'était là la formule, la bonne, de l'opportunisme combattant pour la conquête du pouvoir. C'est en battant ainsi que nous avons vaincu, et notre victoire fut à ce point complète que nous avions vingt-cinq ans de crédit devant nous, vingt-cinq années pour préparer les grandes réformes que le peuple est en droit d'attendre et pour prouver le néant des pompeuses promesses, formules en vocables sonores, dont le pauvre depuis si longtemps berce ses rêves misérables. Il fallait prendre le temps nécessaire pour mener à bien dans le calme des résolutions réfléchies. Au lieu de cela, une fois vainqueurs, qu'ont fait mes amis ? Ils ont continué à apporter dans l'exercice du pouvoir les mêmes violences destructives qui leur avaient donné la victoire sur le champ de bataille. Ils ont désorganisé la religion, la justice, l'armée, la marine, la politique extérieure....

—Ils chambardent, comme dit l'autre.

—Ils chambardent, en effet, et c'est leur mal. On ne chambarde plus quand on est au pouvoir. Un gouvernement qui accepte la mission de chambarder n'est pas un gouvernement. Le pouvoir ne chambarde pas, le pouvoir est conservateur. Lorsque M. Thiers disait; "La république sera conservatrice ou elle ne sera pas", il disait, M. Thiers, une vérité presque banale. Tout pouvoir est conservateur; que demain l'anarchie nihiliste, à coups de bombes, obtienne le pouvoir, si elle continue à lancer des bombes du haut des bancs ministériels, ne vous semble-t-il pas qu'elle aura peu de chance de faire le bonheur du peuple ? Il est si vrai que l'opposition doit avoir une politique et le gouvernement une autre que l'axiome se vérifie même en matière privée. Je suppose que vous ayez aujourd'hui besoin de cent mille francs ; vous allez, pour les acquérir, mettre en œuvre toute votre activité, multiplier vos moyens, aiguiser votre intelligence, enflammer votre courage, exalter vos désirs ; vous êtes opportuniste. Vous avez réussi, vos cent mille francs, vous les avez devant vous....

—L'hypothèse est plaisante.

—Allez-vous continuer votre existence d'hier, affronter les dangers et courir les embuscades ? Non, n'est-ce pas ? Vos préoccupations changent et c'est à conserver votre bien que vous allez maintenant vous attacher : vous n'êtes plus opportuniste. Eux ont commis la faute de ne pas modifier leur système avec le succès. Devenus les chefs, ils ont conservé des mœurs de francs-tireurs et ils sont, ce faisant, devenus odieux. L'un d'eux disait : "Il faudra une fois au pouvoir déchirer les premières pages de tous les annuaires de France." Or, ils ont lacéré et maculé les annuaires entiers. Dire au temps de l'opposition : "L'armée n'est pas républicaine", et tirer parti de quelques propos d'officiers réactionnaires, d'ailleurs fidèlement dévoués au pays, pour rendre l'armée suspecte était déjà une de ces imprévoyances qu'excuse à peine le feu du combat ; mais, une fois au pouvoir, désorganiser cette armée pour en faire une sorte de garde nationale ou plutôt de garde malade et cela en face de l'étranger menaçant, c'est une vilenie en même temps qu'une folie. Que les opportunistes en mal de conquête se soient un jour écriés: "Le cléricalisme, c'est l'ennemi !" que voulez-vous, il faut à tous les courages une devise, à toutes les troupes un drapeau. Etes-vous clérical ?

—Très....

—Moi pas. Mais qu'une fois dans la place ces mêmes opportunistes se soient attaqués, non plus aux exagérations du cléricalisme, mais à la religion même ; qu'au mépris de toutes convenances diplomatiques, ils aient brutalement déchiré un contrat dont il leur aurait été si facile d'obtenir de l'autre partie qu'elle en modifiât quelques termes surannés et, à mon avis, dangereux, voilà qui est stupide et criminel. Je me résume : c'est l'opportunisme qui, en conservant au pouvoir des mœurs bonnes seulement pour l'opposition et l'attaque. Un homme d'une puissance désagrégatrice exceptionnelle a mis en péril tous les principes, y compris celui de la république. Cet homme, révolutionnaire habile entre tous, conscient de l'œuvre qu'il accomplissait, est responsable de la politique *à rebours* faite par les républicains.

—Je ne pourrai pas le nommer dans le journal... ne me le désignez pas.

—Si, si, c'est.. Et voici le premier compartiment de votre article fermé. Ouvrons le second, celui de la polique extérieure.... Une autre tasse de thé? D'autres gâteaux?....

—Volontiers. Vraiment je suis confus.....

—Là, c'est de la pure folie. Où allons-nous avec cette entente anglaise, cette détente allemande? Votre directeur, M. Arthur Meyer, en deux articles remarquables, a déjà, dans votre journal, fort bien étudié cette question. Vous les avez lus ces articles?

"Où allons-nous ? C'est bien simple, nous allons à la guerre, mais à une guerre qui, quelque rôle que nous soyons appelé à y jouer, ne nous ménage aucune compensation. Il est impossible que tôt ou tard l'Allemagne et l'Angleterre n'en viennent pas aux prises. Du jour où l'empereur d'Allemagne a prononcé le mot : "L'avenir de l'Allemagne est sur l'eau", il a condamné son pays à une guerre avec l'Angleterre. La suprématie sur mer ne se partage pas. La mer n'a qu'un maître. Soyez d'ailleurs persuadé que je suis loin de méconnaître la puissance de volonté et la grandeur de conception de l'empereur d'Allemagne. Il a donné, à mon avis, le plus bel exemple d'autorité féconde qu'un souverain puisse donner : il a changé l'âme de son peuple. Il a fait d'un peuple de soldats, de savants et de commerçants, un peuple de marins. Mais en quoi une telle évolution dans les mœurs allemandes doit-elle nous astreindre à modifier notre politique extérieure ? Que la "détente" allemande dont il est aujourd'hui fait si grand fracas nous amène doucement aux côtés de l'Allemagne dans une guerre maritime, dans une expédition coloniale quelconque, e st-c qu'en échange du secours obtenu, ou de la neutralité observée, on nous rendra l'Alsace et la Lorraine ? Que l'entente anglaise nous contraigne à allier nos vaisseaux à ceux de l'Angleterre, est-ce qu'en fin de lutte l'Angleterre victorieuse s'est engagée à nous faire restituer nos provinces perdues ? Quel rôle jouons-nous donc dans le différend anglo-allemand, si ce n'est celui de dupe ? Ce rôle-là, nous l'avons joué plus d'une fois, une entre autres et malgré le courtage au congrès de Berlin.

"Lorsque Gambetta, dont les conseils étaient alors prépondérants, résolut de prendre part à ce congrès, je lui dis: 'Qu'allez-vous faire là? Entrer dans les vues de l'Allemagne et de l'Angleterre à propos de la Roumélie et de la Bulgarie, alors qu'il y a chez nous une question d'Alsace-Lorraine? Que ferons-nous à Berlin, si ce n'est ratifier par notre présence même le traité de Francfort? Nous sommes vaincus, soit, mais ne consacrons pas la victoire en faisant cortège au vainqueur. Une défaite n'est définitive que lorsque la résignation l'accepte." Je menai à cette occasion une si vigoureuse campagne dans mon salon et dans la presse, que Gambetta, agacé, me pria de quitter momentanément la France.

"—Cela me flatte d'être traitée comme Mme de Staël, lui dis-je, mais le fâcheux de l'aventure c'est que vous voilà du même coup forcé de vous comparer à Napoléon.

"Je partis et j'allai à Rome. Là, je vis Cairoli, dont le premier mot fut : "Qu'est-ce que la France va faire à Berlin? Elle nous force d'y aller en y allant. Or, elle et nous serons dupes ! Déjà l'Angleterre a pris Chypre avant la réunion du congrès. "Puis-je télégraphier à Gambetta ? demandai-je à Cairoli.—En clair si vous voulez", Cairoli me dit. Je télégraphiai. Gambetta me répondit par une dépêche que j'ai gardée.... Elle était signée du nom de sa tante, dont il se servait pour certaines correspondances confidentielles. La voici : "Bien levées de votre esprit."

"Je passai plusieurs semaines à Naples. Quand je revins, Cairoli me dit : "Au fond nous avons bien fait d'aller à Berlin ; nous y avons eu une satisfaction d'amour-propre. M. de Bülow a dit à Corti : "C'est vrai, l'Angleterre a pris Chypre, mais arrangez-vous avec elle et prenez Tunis."

"Quand je revins à Paris, Gambetta me dit : "Eh bien ! nous n'avons pas si mal fait d'aller à Berlin. Savez-vous ce que Bismarck a dit à Waddington : "Oui, l'Angleterre a pris Chypre, mais arrangez-vous avec elle et prenez Tunis !"

"—Nous livrons par là l'Italie à l'Allemagne, répliquai-je ; si vous prenez Tunis. C'est un piège. Réfléchissez-y."

"Nous prîmes la Tunisie et nous nous arrangeâmes avec l'Angleterre. L'Italie était évincée et c'est ce rôle de nation sacrifiée qui, à mon sens, sera pour nous la conclusion fatale de toute politique d'entente anglaise ou de détente allemande. Nous n'avons à prendre part à aucune conversation diplomatique de ce genre où le mot d'Alsace-Lorraine n'est pas prononcé.

"Et ici je veux me défendre de sentimentalisme. L'Alsace-Lorraine nous est nécessaire, non pas seulement à titre de revanche glorieuse de nos armes vaincues, de notre orgueil humilié, mais parce que sans l'Alsace-Lorraine la France n'est pas complète. La France est faite de provinces aussi nécessaires à sa vie sociale que les organes d'un corps sont indispensables à la vie physique. L'Alsace-Lorraine c'était pour la France l'organe compensateur où s'élaboraient, par la force même d'un tempérament équilibré et sage, les expériences sociales trop hâtivement menées dans d'autres contrées plus turbulentes comme notre Midi. C'était le champ d'essai où, sous la conduite d'hommes comme les Dollfus, les Schwartz, les Kœchlin, auraient pu pratiquement prendre corps les réformes sociales attendues. L'Alsace-Lorraine c'était notre sagesse et, aujourd'hui elle nous manque. C'est pourquoi je vous dis qu'est vaine toute combinaison de politique extérieure qui la néglige. Il en est une qui, cependant en tint compte.... Vous ne mangez plus ?

—Quelle... quelle alliance put prévoir le retour de nos provinces?

—L'alliance russe. Vous savez que les circonstances me mêlèrent de très près aux pourparlers préliminaires. Or, je puis vous affirmer deux choses. Celle ci d'abord: la convention militaire que signa M. de Freycinet et qui précéda la conclusion de l'alliance complète stipulait que la France s'engageait à avoir constamment sous les armes 600,000 hommes. Nos effectifs dégarnis les comptent-ils aujourd'hui et de ce fait la convention militaire n'est-elle pas violée? D'autre part, dans mes conversations avec mes amis russes, et surtout avec Skobeleff, la modification du traité de Francfort eut sa place. "Surtout que notre alliance ne soit pas platonique, répétait Skobeleff, demandons-nous beaucoup l'un à l'autre."

"Jamais les hommes qui nous gouvernent n'ont voulu rendre l'alliance franco-russe active pour les deux nations. On l'a systématiquement réduite à l'inaction, à l'impuissance, ce qui était faire à la fois le jeu de l'Allemagne et de l'Angleterre, celui de l'opportunisme opportuniste et radical, l'entente allemande, coloniale d'abord, ayant été cherchée par Gambetta et par Ferry, et l'entente anglaise par Clemenceau et les clemencistes francs-maçons. Aujourd'hui que M. Clemenceau nous gouverne, l'alliance russe est abandonnée en fait et nous nous arrangeons avec l'Angleterre. Là encore on a chambardé."

"Résumé du deuxième compartiment : l'alliance russe seule nous faisait entrevoir en échange d'une aide la compensation naturelle et nationale de notre intervention, l'alliance russe seule reste, malgré le mal que lui veulent les germanophiles en Russie et les anglophiles en France, reste pour moi, dis-je, l'alliance patriotique. Que vous faut-il encore pour votre article ?

—Une fin. Comment tout cela finira-t-il ?

—Par l'intervention d'un homme providentiel, d'un homme qui viendra à son heure, je l'affirme !

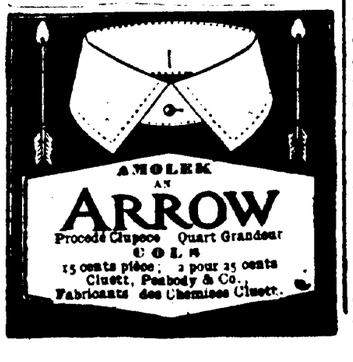
—Vous l'affirmez ?

G. DE MAIZIÈRE.

La coupe de l'empereur Guillaume.

Kiel, Allemagne, 16 août—La course de yachts pour la coupe offerte par l'empereur Guillaume a eu lieu ce matin au large de Kiel. Le yacht allemand "Wannsee" est sorti vainqueur.

—:o:—



DANS LA MARINE

La défectuosité des munitions

Paris, 3 août :

Un de nos confrères a publié hier matin un compte rendu sommaire des tirs exécutés par nos escadres à l'issue des manœuvres navales, c'est-à-dire dans les journées de lundi et mardi. Et le compte rendu est bien la chose la plus inquiétante et la plus navrante qu'on puisse lire.

Il y est dit que le tir des grosses pièces a été lamentable du fait de la défectuosité des munitions : sur 12 obus en fonte de 305m/m que le *Saint Louis* a lancés, onze ont éclaté à la bouche de la pièce ; sur le *Suffren*, la *République* et le *Carnot*, de nombreux éclatements prématurés se sont également produits aux mêmes pièces de 305m/m. Les autres cuirassés n'ont pas été beaucoup mieux partagés.

Ces tirs consistaient à attaquer de grands buts flottants, formés de cadres en bois garnis de toiles, que l'on remorquait à certaines distances. Chaque navire devait tirer un nombre de coups déterminés sur ces buts avec sa grosse et sa moyenne artillerie. Or, longtemps d'après notre confrère, lorsqu'on vérifia les buts, une fois l'exercice achevé, il fut constaté que deux projectiles seulement les avaient atteints.

A en croire un télégramme que nous a adressé hier soir notre correspondant particulier de Toulon, il y aurait une évidente erreur dans ce dernier renseignement. Il nous mande, en effet, qu'aujourd'hui seulement seront repris les buts qui ont servi pour les écoles à feu et qui ont dû être abandonnés à cause du mauvais temps. Ce n'est donc que demain ou ce soir au plus tôt, lorsque ces buts auront été ramenés à Toulon que l'on pourra connaître exactement le nombre des "touchés" obtenus par l'armée navale.

Mais s'il est vrai qu'il y a une inexactitude en ce qui concerne la quantité des coups ayant atteint les cibles, il est malheureusement à craindre que les chiffres donnés pour les éclatements prématurés des projectiles, au sortir de la bouche du canon, ne soient absolument conformes à la réalité. Il y a quelques mois, à la tribune du Sénat, l'honorable M. Monis énumérait une série de tirs exécutés par tels ou tels de nos navires de combat où l'on avait constaté qu'à quelques mètres du bâtiment les projectiles éclataient, se transformant ainsi en une mitraille inoffensive au lieu de poursuivre leur course jusqu'à la cible.

On a, bien entendu, taxé d'exagération M. Monis ; on lui a donné à entendre que ses renseignements manquaient de base sérieuse. Mais tout récemment, au cours d'un voyage que je fis à Toulon, je pus recueillir de la bouche de plusieurs officiers — et non des moindres—des affirmations réitérées confirmant pleinement les dires de M Monis, en ce qui regarde les fusées de nos obus.

L'irrégularité des charges de poudre de nos canons n'est pas moins notoire : tantôt le projectile tombe bien en deçà de la distance à laquelle on le lance, parce que la charge de poudre ne lui donne pas l'énergie voulue, tantôt, au contraire, il part avec une telle violence qu'on croit que tout va être démoli à bord, parce que la charge a trop d'énergie.

C'est ce que permet de constater l'expérience de chaque tir exécuté à bord. Mais ne croyez pas que les officiers d'artillerie navale qui construisent nos canons de marine ignorent cette défectuosité de nos munitions. Un officier de vaisseau, M. C...., a pris la peine de relever les procès-verbaux de la commission de Gavres, devant laquelle se font tous les essais des munitions et il a acquis la preuve qu'à Gavres, tout comme à bord de nos navires, les écarts et les différences de pression et d'énergie de poudre sont de la monnaie courante.

La doctrine officielle, lors de l'accident de "l'Iéna," a été de proclamer que la poudre B n'était pas coupable, mais que c'est la poudre noire qui avait causé tout le mal. Soit ! ne discutons pas. Mais ce qu'on ne pourra pas dire aujourd'hui, après les tirs exécutés par l'armée navale, c'est que nous avons de bons projectiles, munis de bonnes fusées, lancés par de bonnes charges de poudre.

Et il est grand temps de prendre, en cette matière, un parti radical de réforme et de réorganisation, si l'on veut éviter, un jour ou l'autre, les pires désastres....

Poussez droit sur

Zu'Zu

avec un nickel
et ayez un
paquet de plaisir
Il n'existe pas
de
"Ginger Snaps"
aussi croquant
et
appétissant.

JE CROIS QUE C'EST VICTOR HUGO QUI A DIT QUE CE MONDE lui rappelait un pénitencier ; que chacun faisait pénitence ici pour quelque faute commise dans un autre monde ; que les portes de ce pénitencier ne s'ouvriraient devant nous que pour un autre monde. Il a dit : Que les hommes intelligents n'employaient jamais le mot Bonheur qu'il n'existait pas de condition heureuse. Nous pouvons, cependant, améliorer la condition du pauvre. Nous pouvons avoir pitié de ceux qui peinent et qui pleurent ; de ceux qui s'acheminent lentement vers la tombe. Nous DEVONS aider les malades ; nous DEVONS donner. On est plus heureux de donner que de recevoir. " La compassion des misères d'autrui doit être infinie ; elle agit comme une pluie bienfaisante sur un sol aride. Bien heureux celui qui donne. "

Donnez s'il vous plaît, car ce don doit aider le pauvre ; votre petite obole pourrait sauver la vie d'une personne méritante qui est à la veille de devenir poitrinaire. Participez à cette grande charité ; donnez comme nous donnons notre affection aux morts illustres. Prenons avec enthousiasme et de tout cœur une noble résolution et Donnons. Veuillez bien ne pas remettre, mais envoyer votre contribution immédiatement à

W. G. TEBAULT,

Président de la Ligue Anti-Tuberculeuse de la Louisiane

217 RUE ROYALE.

16 jan—1 an

La situation au Maroc.

Tanger, Maroc, 16 août—Les dépêches parvenues ici ce matin de diverses villes de la côte occidentale du Maroc prouvent que la situation s'est grandement améliorée. Un navire de guerre français a reçu ordre de se rendre à Mogador et de prendre à son bord tous les étrangers et les juifs qui désireraient quitter la ville.

Les autorités marocaines ayant garanti la vie des européens en résidence à Fez aucune nouvelle démarche ne sera faite pour les escorter jusqu'à la côte.

Le bruit ayant couru ces jours derniers que plusieurs tribus rebelles se préparaient à attaquer Mazagan, les européens et les juifs demeurant dans cette ville ont pris des mesures pour fuir à la première alerte.

—Paris, 16 août.—Les gouvernements français et espagnol ont transmis aujourd'hui au Sultan du Maroc une copie des notes qu'ils ont communiquées aux puissances, mais aucune note ne sera adressée directement au Sultan.

—:o:—

Rapport démenti.

Marseille, 16 août—Le rapport mis en circulation hier suivant lequel Vere St Leger Goold, l'assassin d'Emma Levin, se serait pendu dans sa prison est dénué de fondement. Les autorités de la prison ont déclaré aujourd'hui que Goold n'avait jamais tenté de s'ôter la vie.

—:o:—

Dans l'Afrique du Sud.

Berlin, 16 août—Le rapport annonçant que le chef hottentot Morengo avait traversé la frontière et avait pénétré sur le territoire de la colonie allemande du Sud-Ouest africain avec 400 guerriers, a causé une profonde consternation dans les milieux coloniaux allemands, et l'on redoute la nécessité d'une nouvelle campagne longue et pénible pour ramener le calme dans la partie montagneuse de la colonie.

Le rapatriement des troupes allemandes dans le sud-ouest africain, qui avait commencé ces jours derniers, a été immédiatement suspendu.

AU TRANSVAL.

Pretoria, Transvaal, 16 avril—Le premier ministre Botha a annoncé ce matin son intention de demander au Parlement du Transval de voter l'achat de la mine de diamants de Cullinan pour en faire cadeau au roi Edouard afin de lui prouver la loyauté du peuple boër et le remercier d'avoir accordé une constitution à la colonie. La mine de Cullinan est estimée à 1,000,000 de dollars.

—o—

Un officier de marine en cour martiale.

Washington, 16 août—Le secrétaire de la marine a nommé une cour martiale pour procéder au jugement du capitaine Herbert J. Hirshinger, du corps de marine, accusé de négligence dans l'exercice de ses fonctions.

L'officier accusé avait la garde d'un magasin d'équipement, dans lequel on a constaté à l'inventaire l'absence d'un grand nombre d'articles.

La cour martiale s'assemblera à l'arsenal de New York, mercredi prochain.

—o—